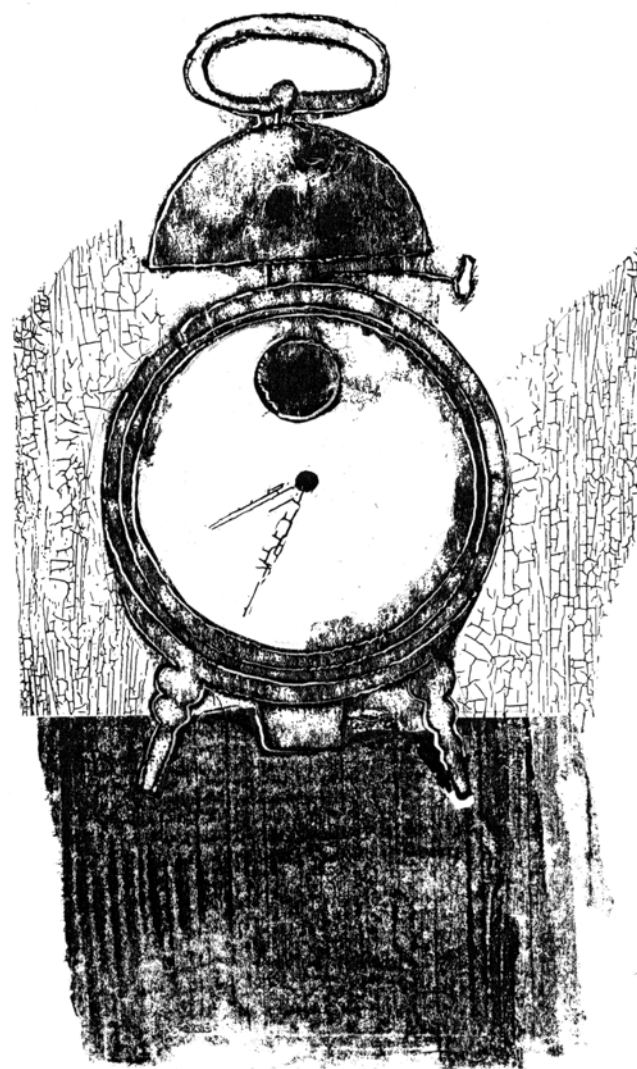


pas de venir avec le médecin de la caisse maladie, il blâmerait les parents d'avoir un fils aussi fainéant et il couperait court à toutes les objections en se référant au médecin de la caisse maladie pour lequel il n'y avait que des gens en parfaite santé mais paresseux. D'ailleurs, aurait-il eu tellement tort dans le cas présent ? À vrai dire, Gregor se sentait parfaitement bien, si ce n'est une certaine envie de dormir vraiment déplacée après une si longue nuit, et il avait même une faim de loup.

Alors que toutes ces pensées se bousculaient dans sa tête, sans qu'il puisse pour autant se décider à quitter le lit – le réveil sonnait précisément sept heures moins le quart – on frappa à la porte à la tête de son lit. « Gregor, » appela-t-on – c'était sa mère – « il est sept heures moins le quart. Ne devais-tu pas partir ? » Cette douce voix ! Gregor sursauta en s'entendant répondre, à n'en pas douter c'était bien sa voix, mais à laquelle se mêlait, comme par en dessous, un piaulement douloureux et impossible à réprimer et qui ne laissait comprendre clairement les mots que dans les tout premiers instants pour ensuite les déformer à un point tel que l'on doutait avoir bien entendu. Gregor aurait aimé répondre longuement et tout expliquer, mais, dans ces circonstances, il se contenta de dire : « Oui, oui, maman, merci, je me lève de suite. » Sans doute la porte de bois empêchait-elle de percevoir le changement survenu dans la voix de Gregor, car sa mère se satisfit de cette réponse et s'éloigna en traînant les pieds. Cette petite conversation avait toutefois suffi à faire comprendre aux autres membres de la famille que, contre toute attente, Gregor était encore à la maison, et son père frappa à l'autre porte, doucement, mais avec le poing. « Gregor, Gregor, » appela-t-il, que se passe-t-il ? » Il attendit un court instant et



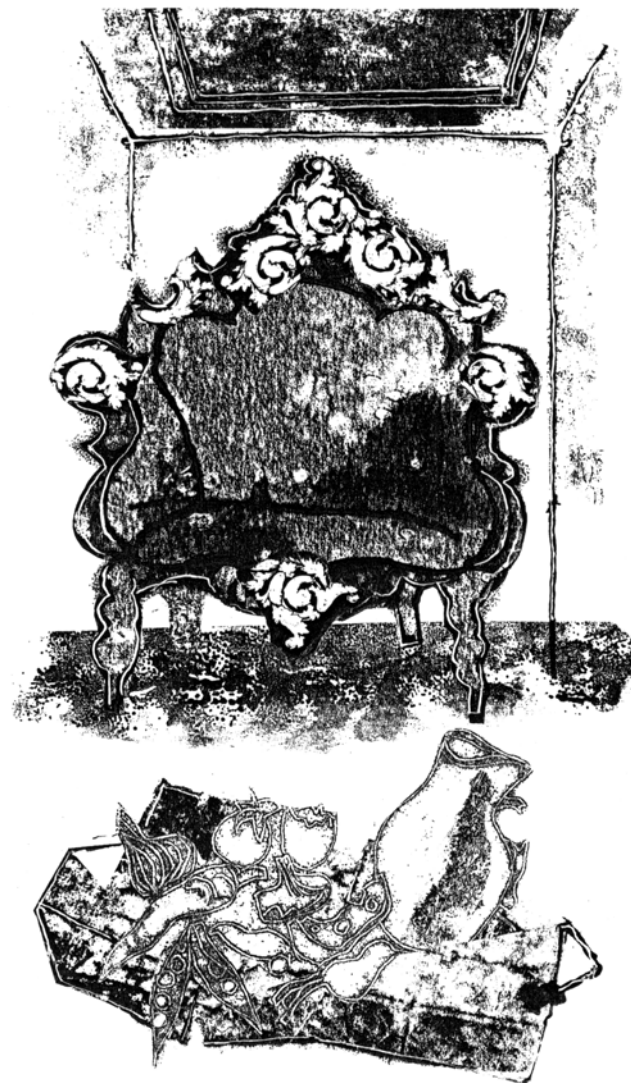
me faites perdre inutilement mon temps, je ne vois pas pourquoi je devrais le taire devant vos chers parents. Vos résultats sont très insuffisants ces derniers temps ; certes, la saison n'est guère propice aux affaires, nous le concédons ; mais une saison sans affaires du tout, monsieur Samsa, il ne doit pas y en avoir. »

« Mais, monsieur le fondé de pouvoir, » s'écria Gregor hors de lui, oubliant tout le reste dans son excitation, « j'ouvre tout de suite, à l'instant même. Une légère indisposition, un vertige, m'a empêché de me lever. Je suis encore au lit. Mais je me sens déjà à nouveau frais et dispos. Je me lève. Encore un petit instant de patience ! Cela ne va pas encore aussi bien que je pensais. Mais je me sens déjà beaucoup mieux. Cela vous tombe dessus sans crier gare ! Je me sentais très bien hier soir encore, mes parents le savent. Ou plutôt, déjà hier soir, j'ai eu un petit pressentiment. On aurait dû le voir à ma mine. Pourquoi n'ai-je pas prévenu le magasin ! On pense toujours venir à bout d'une maladie sans rester à la maison. Monsieur le fondé de pouvoir, épargnez mes parents ! Tous les reproches que vous me faites sont injustifiés ; on ne m'en a d'ailleurs pas dit un traître mot. Peut-être n'avez-vous pas encore vu les dernières commandes que j'ai envoyées. Et d'ailleurs, je vais prendre le train de huit heures, ces quelques heures de repos m'ont ragaillardi. Je ne veux pas davantage vous faire perdre votre temps, monsieur le fondé de pouvoir, dans un instant, je serai au magasin, ayez la bonté d'en informer monsieur le directeur et de lui présenter mes respects ! »

Tout en disant cela avec précipitation et ne sachant pas même ce qu'il disait, Gregor, mettant à profit l'expérience acquise dans son lit, s'approcha de la commode et essaya de se redresser en y prenant



il devait bien être quelque part, il n'avait tout de même pas pu s'envoler –, elle en fut si effrayée que, incapable de se maîtriser, elle referma brutalement la porte de l'extérieur. Mais, regrettant vraisemblablement son attitude, elle ouvrit aussitôt de nouveau la porte et pénétra dans la pièce sur la pointe des pieds, comme si elle avait été chez un grand malade, voire chez un inconnu. Gregor avait avancé la tête jusqu'au bord du canapé et l'observait. Remarquerait-elle qu'il n'avait pas touché au lait, et ce, en aucun cas par manque d'appétit, et lui apporterait-elle une autre nourriture qui lui conviendrait mieux ? Il préférerait mourir de faim que le lui faire remarquer si elle ne le faisait pas d'elle-même, malgré l'immense envie qui le tenaillait de sortir de sous le canapé, de se jeter aux pieds de sa sœur et de lui demander quelque chose de bon à manger. Mais sa sœur remarqua aussitôt avec étonnement l'écuelle encore pleine de lait dont seules quelques gouttes avaient été répandues sur le sol, elle la ramassa immédiatement, non pas à mains nues mais avec un bout de chiffon, et l'emporta hors de la pièce. Gregor attendit avec impatience de voir ce que sa sœur lui apporterait à la place et il se perdit en conjectures. Jamais toutefois il n'aurait pu deviner ce que sa sœur ferait dans sa grande bonté. Elle déposa une grande variété de nourriture sur un vieux journal pour tester ses goûts. Il y avait là des légumes à moitié avariés ; des os du dîner de la veille, tout enrobés d'une sauce blanche figée ; quelques raisins secs et des amandes ; un fromage que Gregor lui-même avait décrété immangeable l'avant-veille ; un pain sec, un pain beurré et salé. Elle déposa en outre près de tout cela l'écuelle qui devait être une fois pour toutes celle de Gregor et qu'elle avait remplie d'eau. Et, par délicatesse, sachant que Gregor ne



L'ORIGINE DE *LA MÉTAMORPHOSE*

Lorsque Franz Kafka s'éveilla un matin au sortir de rêves agités, il se retrouva dans son lit – d'aucune façon métamorphosé en un immense cancrelat, mais pourtant avec cette idée en tête, qui ne devait plus le quitter.

C'était le dimanche, 17 novembre 1912. Kafka était au lit et il se demandait quelle impression cela ferait de s'éveiller, le dos transformé en carapace et d'innombrables petites pattes qui battent l'air désespérément. Sans doute se sentait-il aussi incapable de se lever que Gregor Samsa ; il avait travaillé tard dans la nuit à son roman *Le Disparu* avec l'impression

que son travail « avait empiré »¹. Et de plus, il attendait en vain depuis plusieurs jours une lettre de son amie Felice Bauer et il était décidé à « ne pas quitter le lit tant que la lettre ne serait pas arrivée »². Vers midi, l'employé des Postes apporta enfin la lettre tant attendue et Kafka répondit à Felice le soir même. À la fin de cette lettre, on peut lire « qu'aujourd'hui je vais transcrire une petite histoire, qui m'est venue à l'esprit alors que j'étais au lit en pleine détresse et qui m'obsède au plus profond de moi-même »³ – une première allusion à *La Métamorphose*.

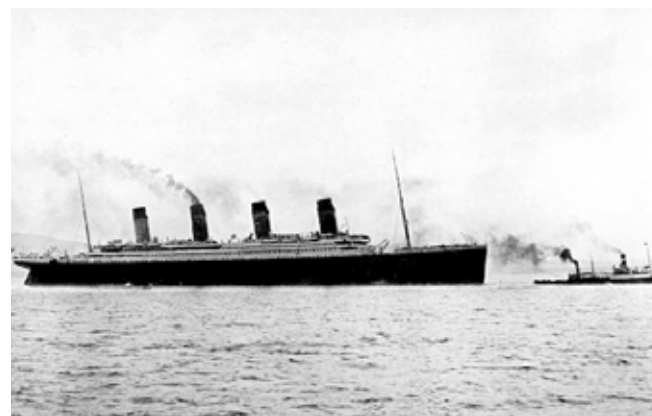


Vue sur le pont Čech ; derrière la colonne de droite l'immeuble surnommé le « bateau », dans lequel Kafka habita vers 1912.

1912 : UNE ANNÉE CLEF

Cette année 1912, le monde avait été « obsédé » par d'autres événements, qui faisaient également sujet de conversation à Prague, la ville natale de Kafka. Le 15 avril, le paquebot Titanic considéré comme insubmersible avait coulé au cours de sa croisière inaugurale, entraî-

nant dans la mort plus de 1500 personnes. En octobre s'annonçait avec la première guerre balkanique une autre catastrophe, car les conflits dans cette région des Balkans annonçaient la Première Guerre mondiale, qui devait éclater à peine deux ans plus tard.



En haut : Le Titanic quitte Southampton, son port d'attache.
En bas : Un avion de l'année 1912.